MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 6 (1908), p. 181-192

Émile Vernier

Note sur les bagues égyptiennes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711219	*Gateway to Africa. Cultural Exchanges Across the Cataracts*	Valentina Gasperini (éd.), Gihane Zaki (éd.), Giuseppe Cecere (éd.)
9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

NOTE
SUR LES BAGUES ÉGYPTIENNES

PAR

M. ÉMILE VERNIER.

En publiant l'étude sur *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*[1], j'avais l'intention de combler dans l'avenir, autant que cela serait en mon pouvoir, les inévitables lacunes d'un travail de cette nature.

Je compte remédier, par la voie du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, aux omissions que je constaterai, ou que l'on voudra bien me signaler, jusqu'au moment où la réunion des notes ainsi publiées donnera les éléments d'un appendice au mémoire.

Bien des choses échappent, au premier examen, quand il s'agit de documents de la nature de ceux qui nous occupent. Une des raisons de la difficulté est la multiplicité des objets, mais leur caractère précieux surtout est une cause d'erreur plus importante, car il impose aux conservateurs des précautions toutes particulières, et à l'examinateur, une grande discrétion.

J'avoue que beaucoup d'observations ne m'ont été possibles, d'une façon complète, que depuis le moment où j'ai commencé le catalogue des bijoux du Musée du Caire. J'ai pu faire, en temps utile, quelques remarques qui ont pris place dans mon mémoire, notamment sur les pectoraux et les bracelets que j'inventoriai en 1906; mais l'examen des bagues, auquel je me livrai en 1907-1908, me réservait quelque surprise en me permettant de relever des particularités qu'il est intéressant de faire connaître; ce sera l'objet de cette note.

Il y a un autre motif d'erreur avec lequel il faut encore compter, et qui est d'une psychologie assez curieuse. Le souvenir le plus intense qui reste de l'examen insuffisant des bagues est celui de bijoux robustes et massifs. Fontenay, dans son beau livre[2], où il étudie la bague égyptienne avec une parfaite sagacité

[1] *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. II, 1907.
— [2] Fontenay, *Les bijoux anciens et modernes*, Paris, 1887.

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

et une compétence indiscutable, parlant d'anneaux sigillaires, dit, à la page 19 : « Toutes les bagues de cette époque sont massives; c'est un de leurs caractères absolus ». Dans la page précédente, il disait déjà : « L'objet est pris sur pièce et résolument taillé ». M. Frœhner, dans une remarquable dissertation [1], dit (p. 13) : « Les bagues sont en fonte pleine ».

Nous trouverions facilement d'autres manifestations de cet état d'esprit chez les archéologues; je l'ai subi moi-même très fortement, et c'est pour cette raison que j'ai insisté sur la fabrication de la bague massive; je ne le regrette pas, mais, de ce fait, il reste des lacunes en ce qui concerne les bagues plus légères.

Il faut en convenir, la bague massive est exceptionnelle dans la bijouterie égyptienne; de plus, celles qui ont l'aspect le plus robuste et dont le sceau du roi Horemheb, au Musée du Louvre, peut servir de type [2], portent des chatons tournants, leur corps est forgé, elles ne sont donc ni fondues, ni taillées à même le métal. Celles, au contraire, qui sont exécutées par l'un de ces procédés, ne sont pas des plus volumineuses.

J'ai cherché l'explication de cette sensation chez les hommes les plus armés pour y résister, et je pense que la cause en est dans les anneaux sigillaires en céramique ou en émail, dont la forme est si remarquable et qui possèdent une apparence de robustesse due aux épaisseurs imposées par l'emploi des matières fragiles. La beauté de ces bijoux, la logique et la simplicité de leur construction, impressionnent les archéologues et les artistes, et c'est sous cette forme, souvent répétée dans les temps plus modernes, que l'esprit revoit le plus volontiers la bague égyptienne.

Quoi qu'il en soit, ces bijoux, dans leurs manifestations les plus fréquentes, sont délicats et de dimensions ordinaires.

Nous allons examiner quelques types de bagues insuffisamment étudiés dans *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, en suivant le plan adopté dans le mémoire.

LA CONSTRUCTION.

Au début du paragraphe des bagues (p. 81) je cite, en m'y associant, l'opinion de Fontenay [3], que la bague a été sans doute le premier bijou, et que

[1] *Collection du château de Gotuchow*, description par Frœhner et Molinier, Paris, 1893.

[2] Vernier, *op. cit.*, pl. I, n° 6.

[3] Fontenay, *Les bijoux anciens et modernes.*

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'anneau n'était probablement que le moyen de porter un objet précieux qui était, lui, le bijou.

Sur la première partie, l'ancienneté, j'ai reçu des observations qui ne me paraissent pas décisives, mais dont je prends prétexte pour déclarer, une fois de plus, que je n'entends pas discuter avec les savants de choses qui échappent à ma compétence; mon rôle est en marge, je désire me tenir à ma place d'artiste et d'artisan. J'abandonne donc, bien volontiers, cette partie de la question.

Quant à l'hypothèse que l'anneau n'était qu'un porte-objet, elle est des plus acceptables; le rôle presque constant du chaton est celui d'un cachet; il est donc naturel de voir en lui l'objet principal.

Toutes les bagues que nous verrons confirmeront cette supposition; même à des époques où l'artisan est arrivé à la maîtrise la plus complète, et où, par conséquent, il est impossible d'admettre que son abstention soit due à son impuissance, des chatons, qui sont des merveilles, sont portés par de simples fils. Le bijou est bien ici le chaton et l'anneau un moyen de le porter.

Dans les bagues d'un genre différent, c'est exceptionnellement que l'on voit le décor déborder sur l'anneau; il semble donc que l'hypothèse de Fontenay se vérifie.

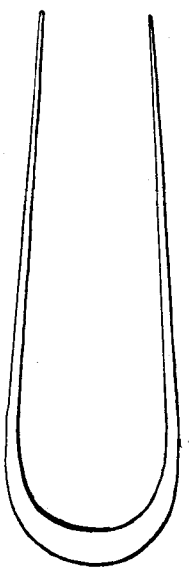


Fig. 2.

BAGUES À CHATONS TOURNANTS.

Nous venons de parler de la monture élémentaire que nous avons déjà vue, un fil lié à lui-même (fig. 1). La monture qui vient immédiatement après est très simple et presque semblable à la précédente. Le corps de bague a la forme d'un fuseau et ses extrémités s'allongent, filiformes et d'une longueur appropriée (fig. 2).

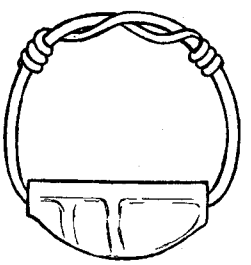


Fig. 1.

Quand le corps a reçu sa courbure, ces fils sont passés au travers du chaton, où ils se croisent et la longueur restée disponible sert

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

à faire la spirale qui s'enroule sur le corps (fig. 3 et 4). L'or, quand il est d'une pureté suffisante, subit ces opérations sans trop de difficulté.

Cette manière de faire n'est pourtant pas sans inconvénients, la fabrication

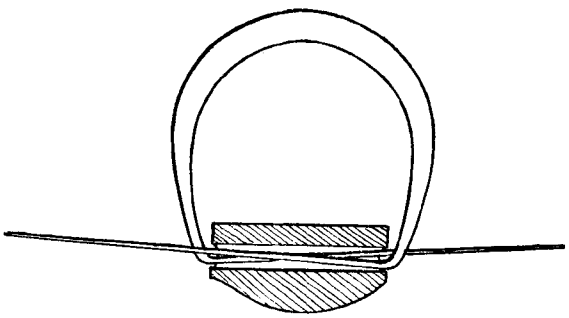


Fig. 3.

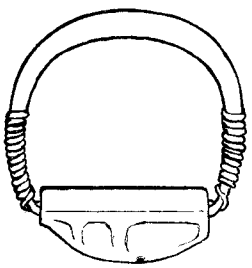


Fig. 4.

du corps, avec ses longues parties filiformes, offre un certain danger; que l'or se fatigue et se rompe, et tout est à recommencer, car une soudure à cet endroit ne donnerait pas satisfaction.

Ensuite, le corps lui-même devient mince vers le chaton; l'effet n'est pas désagréable, mais cela ne permet pas de donner l'apparence de la solidité aux points de réunion des parties du bijou.

Enfin, le chaton donne passage à deux fils, sur lesquels l'artisan exerce des

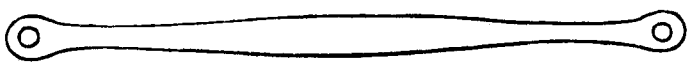


Fig. 5.

tractions avant de rouler les spirales; ces efforts sont modestes; ils ne sont pas cependant sans faire courir quelques risques au chaton, surtout quand celui-ci est de pierre, ce qui est le cas le plus fréquent.

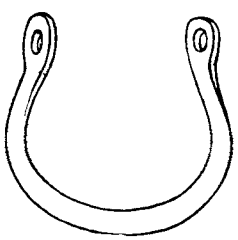


Fig. 6.

Le bijoutier chercha donc un autre dispositif dont nous avons parlé, mais insuffisamment.

Le plus simple est celui qui consiste à forger un corps de bague en écrasant ses extrémités en spatules; par des trous percés dans les surfaces ainsi obtenues, on fait passer le fil qui servira d'axe au chaton et que l'on roulera ensuite, de chaque côté, sur le corps (fig. 5 et 6).

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Comme les parties spatulées des extrémités sont d'un aspect froid et sec, le bijoutier les forgea bientôt en forme de petites coupes (fig. 7). Le bijou gagna ainsi en unité, ces cupules étant d'un rapport plus harmonieux avec le ventre du corps.



Fig. 7.

Signalons en passant un petit détail de fabrication : le fil qui s'enroule sur le corps n'adhère souvent que par suite de l'énergie avec laquelle il a été tordu; il devient un ressort à boudin, bandé, raidi par la traction, et ses extrémités, bien que libres, ne se soulèvent pas habituellement. Cependant il est toujours à craindre, si bien appliquées soient-elles, que les pointes, accidentellement soulevées, ne fassent « accrochoir » et que les fils se trouvent détordus.

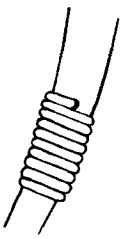


Fig. 8.

Le bijoutier a compris la nécessité de parer à cet inconvénient en fixant parfois l'extrémité du fil sur la bague. Pour cela, il a procédé de deux façons; dans le plus grand nombre de cas, il se borne à pratiquer une petite cavité dans laquelle vient se loger l'extrémité du fil terminée en crochet (fig. 8). Mais, quand la dimension du corps le permet, il le perce résolument, et le fil, tiré avec énergie à travers le trou, est arrêté de l'autre côté par une légère torsion (fig. 9, 10 et 11).

Dans les travaux où le métal employé était très mince, c'était une grave préoccupation pour le bijoutier, d'assurer un point d'attache, d'une solidité suffisante, au fil servant de goupille. Sur une bague dont nous verrons le chaton plus loin (fig. 28), voici comment ce point d'appui fut obtenu. Il s'agit d'un objet dont la légèreté devait être très grande, pour quelle cause? C'est une condition imposée parfois en bijouterie et dont les raisons sont multiples; vieillesse, sensibilité spéciale, etc. Quelle qu'en soit la raison, la recherche ici est évidente et a même entraîné un travail assez compliqué. L'anneau qui forme le corps de bague est creux; il offre donc fort peu de résistance et on ne pouvait le terminer en fils puisqu'il n'a pas d'épaisseur. Voici ce que fit le bijoutier : il borda les extrémités d'un petit anneau qui leur donna de la

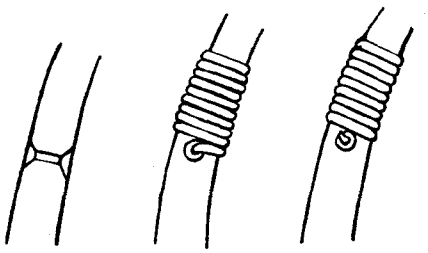


Fig. 9. Fig. 10. Fig. 11.

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

solidité, et c'est au delà de cet anneau qu'il perça le corps pour donner passage au fil servant de goupille, fil qu'il roula ensuite. Grâce à ce dispositif, les extrémités du tube résistèrent à l'arrachement (fig. 12).

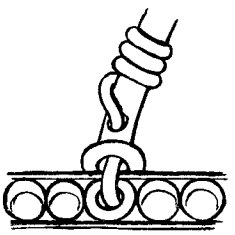


Fig. 12.

La marche naturelle des choses nous amène maintenant à examiner la goupille; c'est, en somme, le même dispositif, le chaton tournant autour d'un axe qui le traverse, mais ici le fil qui sert d'axe possède une section importante, sa grosseur lui assure la rigidité suffisante pour supporter les chocs que reçoivent ses extrémités et qui serviront à le river (fig. 13). On ne fera rien de plus complet et la bague à chaton tournant est parfaite ainsi; les procédés différents que nous verrons ne seront adoptés que par suite de la difficulté de traverser un chaton de part en part.

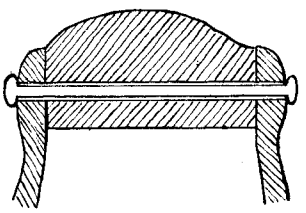


Fig. 13.

Un certain nombre de chatons n'ont pas une épaisseur considérable; ou ils sont évidés, ou, au contraire, ils sont enfermés dans une monture de métal qui permet des garnitures sérieuses aux points de contact avec le corps de bague. Les unes ou les autres de ces raisons ont ordonné, ou simplement permis, d'adopter un autre dispositif qui est l'emploi des tourillons. Le chaton, sur sa garniture métallique (fig. 14), possède des tubulures; les extrémités du corps de bague sont munies d'autres tubulures qui pénètrent dans celle du chaton et servent d'axe à ce dernier dans son mouvement de rotation.

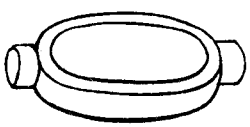


Fig. 14.

Voici comment on procède pour la mise en place : le corps de bague ayant été forgé, écroui, de façon à faire ressort, on écarte ses branches qui se referment lorsque les tourillons ont pris place dans les tubulures et que l'on cesse d'exercer l'effort qui les maintenait séparées (fig. 15, 16 et 17).

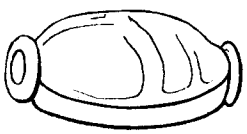


Fig. 15.

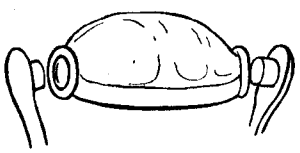


Fig. 16.

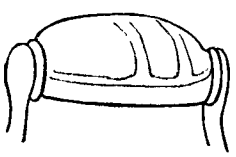


Fig. 17.

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il est maintenant nécessaire d'attirer l'attention sur une cause d'erreur pour l'archéologue, relativement à ces bagues. Le procédé du fil, arrêté en spirale de chaque côté du chaton, avait créé un type dont l'habitude était prise et qui paraissait à bien des gens une réalisation de beauté. Les bijoux privés de ce dispositif semblaient manquer d'un élément essentiel; il est exact d'ailleurs que ce mode de construction enrichit le bijou, aussi l'artisan égyptien prit-il le parti, dans des cas nombreux, de conserver la spirale inutile comme motif de décor. On peut voir sur beaucoup de bagues à chatons goupillés ou montés à tourillons, le fil roulé que possédaient les bagues précédentes et qui était devenu traditionnel. Parfois la recherche de l'illusion n'est pas grande et le fil est arrêté d'une façon qui ne saurait tromper l'examinateur[1], mais, souvent, il semble sortir des petites cupules, alors qu'il y est soudé, et l'examen le plus attentif ne suffirait pas pour déceler la supercherie; il faut exercer une petite traction sur les branches du corps pour reconnaître la présence des tourillons.

LES BAGUES RIGIDES.

Un certain nombre de bagues rigides viennent ensuite, les unes, faites d'une seule pièce, fondues ou forgées et soudées, sont d'une construction très franche

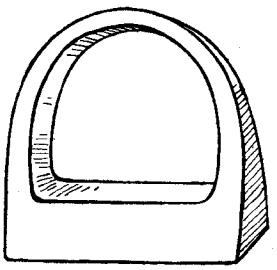


Fig. 18.

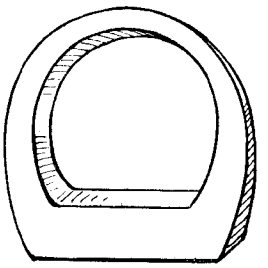


Fig. 19.

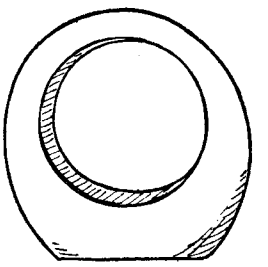


Fig. 20.

dont une simple description suffit et que le moindre croquis explique. D'autres sont faites à l'imitation de bagues à chatons tournants et doivent être signalées parce qu'elles sont, elles aussi, une cause d'erreur.

Les bagues à chaton fixe, ayant pour destination principale de servir de cachet, le chaton est généralement d'assez grandes dimensions pour recevoir

[1] C'est le cas du sceau du roi Horemheb, dont il est parlé plus haut, page 182.

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

une inscription lisible. La forme la plus fréquente est celle dite en « étrier », c'est celle que l'on rencontre le plus souvent dans les bagues sigillaires. Il y a aussi des bagues rondes, mais leur chaton ne peut avoir le même développement (fig. 18, 19 et 20).

C'est dans ce genre de bijoux que l'on peut voir des échantillons exécutés en métal fondu. Sans être volumineux, ils ont certaines parties un peu plus épaisses que celles des objets forgés; c'est une conséquence du procédé. La fonderie ne peut rivaliser avec la forge, ni pour la légèreté, ni pour la solidité (malgré des excès d'épaisseur), et encore moins pour la beauté. C'est que le métal forgé est autrement serré, sain et compact que le métal fondu; on obtient avec lui un poli incomparable.

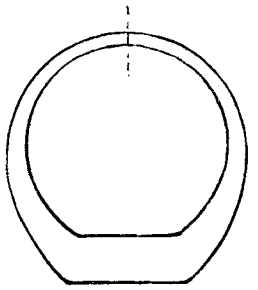


Fig. 21.

Les bagues fondues sont d'un seul morceau; c'est là un avantage. Ce résultat peut être obtenu avec du métal forgé. J'ai insisté beaucoup sur ce point dans le mémoire; je n'y reviendrai donc pas, mais je dois dire que les bagues forgées que j'ai examinées étaient toutes assemblées par la soudure; celles où l'opération est réduite au minimum, n'ont qu'une soudure au point opposé au chaton (fig. 21).

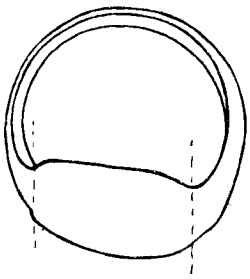


Fig. 22.

Le plus souvent, c'est à la réunion du chaton et du corps que l'assemblage est fait; dans ce cas, le nombre de soudures est de deux (fig. 22). Il y a des bagues forgées, assemblées de cette façon, et dont les épaisseurs sont de nature à donner l'impression de solidité, de massivité que donnent les bagues fondues (fig. 23).

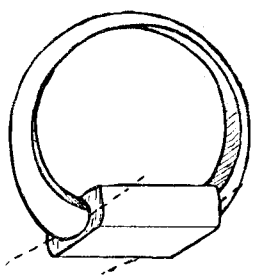


Fig. 23.

Presque toujours, dans les bagues dont l'assemblage est au chaton, le corps est martelé de façon à offrir une plus grande largeur aux points de réunion. Quand le corps est découpé dans du métal en plaque, le bijoutier est plus libre de lui donner la forme qu'il désire; dans ce cas, les points de rencontre sont toujours tenus plus larges (fig. 24); c'est plus beau et plus pratique.

Avec la série des bagues dont les corps sont de dimensions modifiables,

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

bagues croisées, ondulées, etc., que nous avons vues dans le mémoire, nous sommes en présence d'une série très complète de bijoux, classiques, et de fantaisie.

Nous voyons encore quelques bagues qui, bien que rigides, donnent l'impression de bijoux à chaton mobile. Ces bijoux possèdent les tubulures que nous avons vues aux bagues à tourillons, mais alors qu'il semble que le chaton soit libre, le corps de bague est serti dans ces tubulures et le chaton est maintenu à l'état de fixité, ce dont on ne peut se rendre compte que si l'on a le maniement de ces objets. Les figures 25, 26 et 27 montreront combien il est facile de s'abuser sur la construction de ces bijoux.

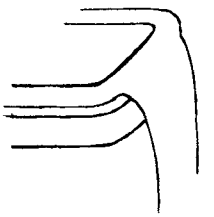


Fig. 24.

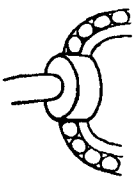


Fig. 25.

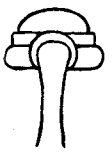


Fig. 26.

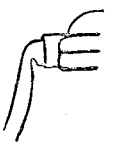


Fig. 27.

LE DÉCOR.

Les chatons sont décorés, le plus souvent, d'une inscription gravée en creux, soit dans la pierre, soit dans le métal. Les sertissures reçoivent des moulurations que viennent orner des perles et des stries. Quelques-uns de ces chatons sont ajourés et ciselés; certains même sont remarquables, notamment des scarabées taillés à même le métal, ou exécutés au repoussé, et dont la perfection est des plus grandes.

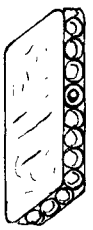


Fig. 28.

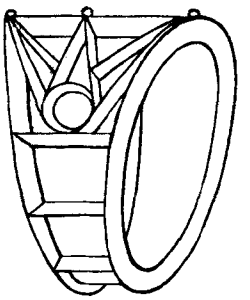


Fig. 29.

Quelquefois, on se trouve en présence de travaux de fantaisie comme celui-ci[1] : un chaton est composé de deux feuilles d'or minces; sur chacune d'elles une inscription a été creusée au repoussé, l'épaisseur du métal ne permettant pas de graver, d'enlever de la matière; l'écartement entre les deux plaques est maintenu par de petites cloisons annelées et par le tube qui reçoit la goupille (fig. 28). La bague exécutée de cette façon est d'une

[1] C'est la bague dont il est question, p. 186, fig. 12.

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

légèreté qui n'a d'égale que sa fragilité; aussi le chaton est-il dans un état lamentable.

Quant aux bagues ne possédant pas de chatons indépendants, les plus riches sont celles décorées au cloisonné et garnies de pierres calibrées, travail dans lequel le joaillier égyptien était vraiment merveilleux (fig. 29). Le bijou indiqué ici appartient au Musée du Caire.

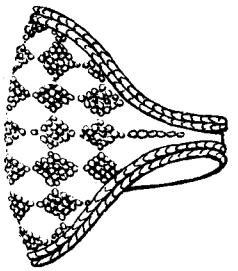


Fig. 30.

Le grènetis est employé également comme élément de décor; j'en ai parlé longuement et je renvoie à mon mémoire[1]. La figure 30 représente une bague trouvée, comme la précédente, dans les fouilles de Dahchour en 1894-1895.

Quelques autres bijoux ont un aspect particulier donné par des combinaisons de pierres serties et présentées dans des montures légères (fig. 31). A cette occasion, et justement parce qu'il y a une certaine analogie entre ces bagues et les bijoux modernes, il faut répéter ce que j'ai déjà dit, à savoir que nous devons faire abstraction de nos idées et de nos goûts en matière de joaillerie, pour examiner les bijoux égyptiens. Ceux-ci ne comportent que l'emploi de pierres opaques; leur esthétique est donc très différente de celle de nos bijoux modernes.

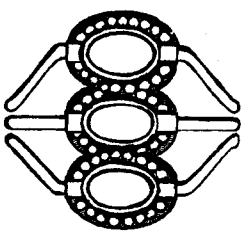


Fig. 31.

LA LAPIDAIRERIE.

La lapidairerie des diverses pièces composant les chatons est des plus intéressantes; un certain nombre de scarabées, surtout parmi ceux de Dahchour et du trésor de la reine Aah-Hotpou, sont tout à fait exquis.

Il y a là des cloisonnages, faits à même la pierre ou la céramique, qui provoquent l'étonnement. Je saisis, une fois de plus, l'occasion de montrer l'absolue nécessité d'un examen minutieux en ces matières. Ces objets ont été trouvés et catalogués par les hommes les plus attentifs, mais ce n'est que le jour où je dus les décrire et où le temps et les facilités me furent donnés pour les étudier

[1] *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, p. 126 et seq., «Le filigrane».

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

à loisir, que je vis ces merveilles professionnelles; malgré tous les examens préalables, ce fut une véritable découverte.

Ces scarabées sont construits en cloisonnés, les alvéoles sont limitées par des cloisons, soit de pierre, soit de céramique, et c'est le plus surprenant de voir l'absolue perfection des carcasses ainsi faites; le croquis ci-joint (fig. 32), montre la *nature* du travail mais il est impuissant à en faire connaître la *qualité*.

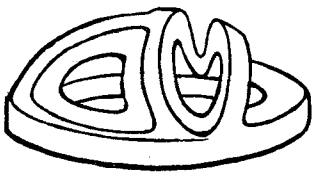


Fig. 32.

On remarquera que le scarabée, au début de l'opération, a été évidé (fig. 33) et, par suite, que les alvéoles sont ouvertes vers le centre de la pierre. C'était le seul moyen de ne pas avoir de malfaçons dans les angles que la tournette du lapidaire n'aurait pu suffisamment atteindre [1].

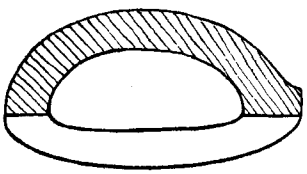


Fig. 33.

Ainsi qu'il est dit plus haut, à côté des cloisonnages en pierre dure dont on comprend la rigoureuse netteté due au travail du lapidaire, on voit des cloisonnages en céramique qui ne leur cèdent en rien par la pureté. Comment ont-ils été faits? C'est assez difficile à déterminer; j'ai été amené à penser que ces cloisons ont été estampées dans des moules de pierre dure; cette supposition paraîtra excessive et compliquée aux personnes qui n'ont pas pu examiner ces objets; elle est pourtant légitimée par des résultats aussi troublants.

La tranche extérieure de ces cloisons, celle qui reste visible une fois les alvéoles remplies, est émaillée.

Les substances calibrées qui prennent place entre les cloisons sont de pierre ou de verre. La tête, le corselet, les élytres sont de cornaline, de lapis ou de turquoise; presque toujours la turquoise est fausse : c'est un émail, lapidé comme de la pierre, et d'une très grande beauté. Cela n'est pas pour nous surprendre, ces documents sont de la XII[e] dynastie. A cette époque, et depuis de longs siècles, les Égyptiens fabriquaient de la fausse turquoise avec une grande perfection [2].

[1] É. Vernier, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, p. 135 et seq.

[2] *Op. cit.*, p. 26, § V et 84, note 2. Voir également, dans le *Catalogue du Musée du Caire, Bijoux et orfèvreries*, 1[er] fasc., les explications concernant le bracelet portant le n° 52008.

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les pierres calibrées sont placées et maintenues à l'aide d'un lut qui semble être un composé bitumineux. Quelquefois, sur les joints, réchampissant les contours, de petits fils d'or viennent se poser, masquant l'ajustage et enrichissant le bijou (fig. 34); ces fils sont fixés avec le même lut qui maintient les pierres dans les cloisons; on utilise ainsi l'excédent qui, sous la pression de l'artisan, débordait légèrement autour des pierres au moment de la pose.

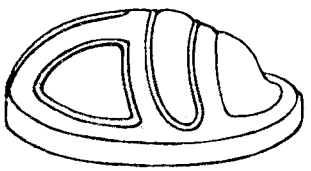


Fig. 34.

L'impression, que j'ai déjà exprimée dans le mémoire, est, une fois de plus, que, de toutes les professions, la lapidairerie était celle où les difficultés ne comptaient pas pour l'artisan égyptien, et cela, depuis les époques les plus reculées. Cette impression ne pouvait que gagner en intensité à la vue de ces merveilles.

É. Vernier.

BIFAO 6 (1908), p. 181-192 Émile Vernier
Note sur les bagues égyptiennes.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net